Document generated on 04/15/2025 5:04 p.m.

Les écrits

IES ÉCRITS

Les pieds sur terre

André Major

Number 149, April 2017

URI: https://id.erudit.org/iderudit/85191ac

See table of contents

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)
2371-3445 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Major, A. (2017). Les pieds sur terre. *Les écrits*, (149), 7–20.

Tous droits réservés © Les écrits de l'Académie des lettres du Québec, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ANDRÉ MAJOR

Les pieds sur terre

> *J'écris avec le sentiment d'avoir un pied dans la tombe, et l'autre plus que jamais dans ce monde. Cela donne une grande liberté, et une intensité qui ne l'est pas moins. Comme si les deux voies de la vie et de la mort n'en faisaient plus qu'une.*
>
> Georges Haldas

8 janvier 2004 – Pour ma part, si je me laisse souvent distraire du cours de ma vie par la pensée de la mort, c'est en gardant les pieds sur terre, convaincu comme je le suis de n'être rien de moins, mais rien de plus qu'un passant disposant d'une durée limitée sur cette pauvre terre.

On n'en finit plus, entre la préparation des repas et les courses, de régler toutes sortes d'affaires : colmater des fissures, repeindre le balcon du jardin, soigner des plantes. Devenu l'homme à tout faire d'une vie trop quotidienne, on n'écrit plus que dans la marge, et à la sauvette, laissant à d'autres le souci d'une carrière. Un souci qui nous a trop longtemps tenu à sa merci. On sait qu'on aurait pu vivre autrement, dans un autre monde que le sien. On a même déjà imaginé pouvoir faire sa vie dans les bois, mais n'est pas Thoreau qui veut. Serait-on de cette trempe, qu'il faudrait s'accommoder d'une grande frugalité, puisque vivre en ermite a pour corollaire

l'autosuffisance alimentaire. Le philosophe naturaliste a tenu bon plus de deux ans. Mais nous, on le sait depuis toujours, il nous faut respirer un autre air, celui qu'apporte l'art sous toutes ses formes ou presque, sans compter qu'on éprouve le besoin de mettre noir sur blanc les pensées de tout acabit qui nous traversent l'esprit en travaillant ou en marchant.

La recherche de l'amour – sous toutes ses formes – serait-elle une tentative d'échapper au néant ou une plongée à l'aveugle dans le tourbillon de la vie ? L'une et l'autre, probablement.

14 janvier – On se perd en conjectures sur les raisons qui ont amené Peter Handke à rallier le camp des Milosevic, Karadzic et autres tueurs en série. C'est d'autant plus étonnant que, né d'une mère d'origine slovène, il aurait pu se réjouir que la Slovénie fasse sécession sans affrontement, et cela grâce à l'appui de l'Autriche, il faut le rappeler, alors que le reste de l'ancienne Yougoslavie devenait le théâtre de la sanglante épuration ethnique que l'on sait. *Le cas Handke* de Louise Lambrichs tente de comprendre ce qui a amené l'écrivain à s'engager, contre toute raison apparente, dans ce douteux combat pour légitimer l'agression serbe. Cela remonterait, selon elle, à un déni ancien, à son refus de reconnaître le passé nazi de son père naturel et l'engagement de deux de ses oncles maternels dans les rangs nazis. Déni qui se traduit, pour reprendre les termes de Handke lui-même, par une sorte de maladie dont l'une des manifestations le pousse à prendre parti pour les accusés – présumés innocents dans son esprit, car si tout accusé l'est à tort, aucun n'est par conséquent coupable. Innocenter Milosevic reviendrait en quelque sorte à innocenter d'autres accusés de génocide et de crimes contre l'humanité. Relisant *Le malheur indifférent*, Lambrichs relève

que si Handke remonte le temps à partir du suicide de sa mère jusqu'à sa propre naissance – moment où l'Autriche se soumet à l'Allemagne hitlérienne –, il ne dit rien de son père ni de ses oncles. Ce silence, elle l'entend comme un refus de témoigner personnellement de l'histoire qui s'écrivait alors de si sanglante manière, dans sa Carinthie natale, au sein sa propre famille. Silence tout de même assez troublant quand on le voit plaider en faveur d'un régime qui se livre à une épuration ethnique dont le but avoué est de soumettre les peuples de l'ancienne fédération yougoslave à une Serbie hégémonique. Son appui à Milosevic me gêne davantage que son silence en ce qui concerne le passé nazi de son père et de ses oncles. Mais cela ne m'empêchera pas de le lire – *par-delà le bien et le mal*. Tout comme j'ai continué de lire Céline – malgré tout.

Il fut un temps où, comme l'écrit Pessoa, nous assaillait « le désir violent de vivre d'autres vies, de vivre d'autres âmes et d'autres sensations ». On se disait alors qu'avec le temps ces accès de nostalgie diminueraient jusqu'à ne plus troubler notre quiétude. Mais voilà que sous l'influence d'un rêve, d'une lecture, d'une musique ou d'un tableau, nous apercevons encore l'ombre portée d'autres vies, d'autres âmes et d'autres sensations.

23 janvier – Je sors assez déçu de la lecture de deux romans policiers dont les auteurs sont des vedettes de l'heure. Dans *Jusqu'au dernier*, Deon Meyer reprend les conventions du genre : son enquêteur est déjà, à trente-quatre ans, un héros fatigué, malade et suicidaire. Mankell a attendu que son Wallander ait franchi le cap de la cinquantaine avant d'en faire un déprimé chronique. Le Mat Joubert de Meyer doit se faire soigner par une psy qui se trouve être la *serial killer* sur

laquelle il enquête. Celle-ci, bien que de faible constitution, tue des violeurs à l'aide d'un Mauser datant de la guerre des Boers et si lourd qu'on croit, sans l'ombre d'un doute, avoir affaire à un tueur et non à une tueuse. Le dénouement est à l'avenant, mais j'étais surtout déçu d'avoir lu ces cinq cents pages sans avoir pu, de temps à autre, repérer une finesse de style pour me consoler des nombreuses longueurs de cette histoire que j'oublierai bientôt. Que l'action se passe en Afrique du Sud ne change rien à l'affaire. Quant à *L'homme de ma vie*, le dernier opus de Manuel Vasquez Montalban, j'ai dû me faire un peu violence pour le terminer. Si Montalban a ses propres recettes, au propre comme au figuré, son menu a fini par lasser le fidèle lecteur que j'étais. Je relirai peut-être deux ou trois de ses premiers romans. Mais pour le moment, j'ai envie de passer à quelque chose de plus substantiel.

« Les saccageurs de mots – qu'ai-je affaire avec eux ? », se demande Elias Canetti. Question que toute oreille sensible est en droit de se poser, et qui contient sa réponse.

24 janvier – Ce matin, comme il faisait un froid de moins 34 °C et que nous traînions une bronchite, nous avons fait une promenade d'à peine vingt minutes. Et pas de patinage, un bon pied de neige recouvrant la glace. J'en ai profité pour lire *L'ange et le cachalot* de Simon Leys, qui fait un portrait étonnamment féroce de Malraux, nous livre des observations lumineuses sur Balzac et sur son compatriote Simenon, avant d'évoquer *Kangourou*, roman de D.H. Lawrence qui serait, selon lui, une véritable célébration du peuple australien et de son terroir. Il ne tarit pas d'éloges sur l'écrivain et l'homme courageux qu'a été Robert Louis Stevenson. Il conclut ce petit ouvrage stimulant en parlant du métier de traducteur, qu'il a pratiqué avec passion

tout au long de sa carrière universitaire. En sa compagnie, on apprend toujours quelque chose ou on découvre un aspect de la réalité auquel il est le seul à s'être intéressé.

Les tâches les plus humbles et les inquiétudes les plus vives ne nous empêchent pas longtemps de revenir au cœur du monde, là où l'âme se ragaillardit. Le cœur du monde, on le retrouve tantôt dans la montagne, tantôt dans la cuisine ou dans la pièce où l'on œuvre plus ou moins assidument.

26 janvier – J'ai lu d'une traite *La maîtresse de Brecht*, le roman de Pierre-Jacques Amette, non à cause du prix Goncourt, mais parce que j'ai toujours plaisir à le lire. Sans être un grand admirateur de ce romancier, je me laisse charmer par une écriture qui réserve au lecteur des surprises – agréables la plupart du temps – et par son ton un brin désinvolte. Brecht est là, bien sûr, mais il n'est qu'une ombre, qui s'apprête à rejoindre d'autres ombres, et c'est Maria Eich qu'on voit vraiment, avec qui on traverse les années grises d'après-guerre, tandis qu'elle joue son rôle d'espionne de la Stasi, avec plus de conviction que les rôles que son amant lui confie au Berliner Ensemble. Tout cela appartient à l'histoire, bien qu'il s'agisse bel et bien, il faut se le rappeler, d'un roman centré sur le destin singulier de cette Maria. On se dit que seul, peut-être, le roman parvient à restituer aussi concrètement la densité dramatique en même temps que la désespérante banalité d'un épisode historique.

2 février – Après avoir accepté de participer à une table ronde organisée par le FIFA à la suite de la présentation d'un documentaire réalisé à l'occasion du centenaire de la naissance de Gombrowicz, je me suis plongé dans la lecture de *Gombrowicz*

en Europe, le seul document en langue française le concernant que je n'avais pas encore lu. Il y a là des témoignages remarquables, à commencer par celui de François Bondy qui, dans la revue *Preuves*, a fait découvrir l'écrivain polonais au public français, avec l'aide précieuse du critique et traducteur Constantin Jelenski. Hector Bianciotti dresse un intéressant portrait de Gombrowicz en parallèle avec celui de Borges, mais je lui préfère le parallèle que le romancier Juan José Saer a fait de ces deux écrivains dans *Gombrowicz en Argentine*. Son analyse de ce qui constitue leur démarche respective et la nature de leur confrontation m'apparaît plus complexe, d'une plus grande portée, peut-être parce qu'elle tente d'élucider une problématique qui nous concerne, nous aussi, en tant que Québécois.

En ce matin ensoleillé et moins glacial, j'ai cassé la niche de glace qui s'était formée autour du tuyau branché sur la source, et j'ai fait le plein, puis j'ai ravivé les braises dans le poêle dont la chaleur chasse l'humidité de la nuit. Après avoir passé des heures à feuilleter l'œuvre de Gombrowicz, je me rends compte que je préfère *Cosmos* et *Ferdydurke* à son théâtre, genre que je lis moins volontiers, exception faite des pièces de Shakespeare, de Tchékhov et de Strindberg. Son *Journal* demeure quelque chose d'essentiel à mes yeux, non seulement pour la connaissance du personnage qui s'y met en scène, mais pour comprendre ce que signifie créer une œuvre, quand on appartient à une culture marginale : faute de s'imposer au reste du monde, on s'agite en pure perte dans un espace souvent étouffant et stérilisant, talonné qu'on est par les donneurs de leçons et négligé par les faiseurs d'opinions. Tant qu'on ne joue pas le jeu, qu'on n'entre pas dans la ronde, on demeure un *outsider*. Mais c'est dans cette solitude qu'on peut mener sa

bataille, en comptant sur la seule force de son propre langage. Durant les dernières années de sa vie, l'exilé qu'était Gombrowicz a enfin occupé en Europe occidentale une place de premier plan, adoubé par des pairs illustres. Il avait gagné son pari, mais la maladie le minait. Et il devait, comme n'importe quel artiste, s'interroger sur la survie de son œuvre.

10 février – Hier, Antoine a dormi, pour la première fois, sur un matelas posé par terre. La veille, il avait réussi à escalader le garde-fou de son lit de bébé avant de faire une chute sans dommage important. C'est un vrai casse-cou, mais il a enfin obtenu de ne plus dormir dans une sorte de cage.

J'écoutais, ce matin, des cassettes que mon oncle avait enregistrées avant de se débarrasser de ses vieux disques, et c'était émouvant de l'entendre présenter telle sonate de Mozart ou tel quatuor de Beethoven. Chaque fois que je porte ses chemises, que je chausse ses souliers, que j'écoute ses musiques préférées ou que j'utilise tel ou tel objet qui lui a appartenu, je le sens aussi présent que s'il était encore parmi nous, d'humeur toujours égale et prêt à nous aider, comme il l'a tant fait au cours de sa longue existence. Son caractère le portait, devant un problème d'ordre pratique ou moral, à imaginer la solution la plus simple plutôt que de se morfondre. En revanche, on lui en voulait parfois de toujours voir l'envers de toute chose et de jouer à l'avocat du diable, quitte à avouer que ce n'était pas son idée, mais qu'il fallait tout de même en tenir compte. Au cours de mon adolescence révoltée, si je me portais par exemple à la défense du Frère Untel, il prenait un malin plaisir à prendre le parti de ses détracteurs, comme pour m'amener à modérer mes transports, comme on disait alors. Tout comme il le fera à l'encontre de ma ferveur indépendantiste, qu'il finira par

partager au moment où René Lévesque deviendra le porte-parole de la cause souverainiste. Il aimait discuter, évoquer ses voyages, jouer aux cartes, bien manger, mais il était peu « porté sur la boisson », pour reprendre une expression dont sa sœur, ma marraine, était si friande, comme si l'alcool était un fléau dont elle aurait eu à souffrir personnellement, alors que personne, dans notre famille ; ni aucun de ses trois maris n'en avaient guère abusé. Oui, il me semble qu'il se tient derrière moi et qu'il sourit en lisant cela.

Schubert avait beau trouver refuge dans une harmonie idyllique, son âme mélancolique demeurait hantée par la mort qui devait le faucher dans la fleur de l'âge. Bien que doté d'une bonne santé physique et morale, Tolstoï n'en a pas moins été tourmenté très tôt par la pensée de la mort, et cela jusqu'au terme de sa longue existence. Mais qu'en est-il, pour vous et moi ? Il serait plus qu'improbable que nous ne nous trouvions pas, à un moment ou à un autre de notre existence, confrontés avec la pensée que nous courons vers le fil d'arrivée qui marquera la fin de tout.

13 février – À l'occasion des funérailles nationales réservées à Claude Ryan, *Le Devoir*, quotidien qu'il a longtemps dirigé, lui rend un hommage assez copieux, merci. On vante sa rigueur morale et intellectuelle, son courage, son engagement désintéressé, sa foi, son abnégation – et même son humour, qu'il appréciait davantage que ses interlocuteurs. Comme c'est la règle, on passe sous silence les traits moins glorieux de sa personnalité, à commencer par une certaine mesquinerie, qu'illustraient bien son refus de publier la photo de René Lévesque en première page du *Devoir* et son discours hargneux, le soir de la victoire du camp du Non. Dès le départ, il y avait eu entre

nous plus de méfiance que de sympathie. Peu sensible à l'art, il tenait en piètre estime les écrivains. Il m'avait dit ne pas comprendre que je publie des livres, alors que j'aurais dû consacrer mon temps et mon énergie au journal qui assurait ma subsistance, bien modestement, faut-il dire. Les trois années que j'ai passées au journal *Le Devoir* m'ont laissé le souvenir d'un directeur sourcilleux, qui exerçait son autorité sans ménagement. J'ai dû comparaître devant lui à quelques reprises, entre autres pour avoir osé critiquer un politologue de l'Université de Montréal dont j'avais commenté les propos sur un ton un peu cavalier. Ryan avait exigé que je m'excuse de mon ton irrévérencieux, ce que j'avais refusé de faire. Il m'avait reproché, à plusieurs reprises, de collaborer à *Maintenant,* revue que publiaient les Pères dominicains, dont les positions indépendantistes l'agaçaient fort. Mais ce qui avait porté son irritation à son comble, ç'avait été d'apprendre mon arrestation et celle de Berthio, le caricaturiste du journal, lors d'une manifestation contre la loi du maire Drapeau interdisant aux Montréalais de manifester. Même si je n'avais pas eu à comparaître devant le tribunal, il avait décidé de régler mon cas une fois pour toutes. Il m'avait proposé, par l'intermédiaire de Jean Basile, qui dirigeait les pages culturelles, de quitter mon poste pour devenir un collaborateur à la pige. Le message était clair, et j'ai quitté mon poste, conscient que je ne serais plus protégé par la convention collective, comme Michel Roy, notre chef syndical, m'en avait prévenu. Je préférais reprendre ma liberté plutôt que de devenir, comme certains collègues, des victimes rongées par la frustration et la détestation du grand patron, qui avait obtenu la démission de Jean-Marc Léger à la suite d'un éditorial où ce dernier se réjouissait de l'appui du général de Gaulle au Québec libre. Les rapports que Ryan et moi entretenions ne pouvaient que se détériorer,

car je ne pouvais consentir à m'aligner sur la politique éditoriale du journal, comme il l'exigeait, pas plus qu'il ne pouvait supporter qu'un subalterne ne s'incline pas devant son autorité. Voilà pourquoi, malgré toutes les vertus qu'on lui reconnaît avec toute l'emphase requise par les circonstances, je n'ai pas éprouvé le besoin de partager l'affliction de la classe médiatique et du milieu politique.

22 février – En traversant le lac pour me rendre dans la montagne, par un temps de fin d'hiver, je me disais que ce rêve d'un détachement que je cultive depuis des décennies, je ne le réalise qu'imparfaitement. Si je me suis purgé du besoin d'une revanche littéraire, je n'ai guère surmonté mes désirs ordinaires ni tempéré le souci parfois excessif que je me fais pour les miens. Tout comme je n'arrive pas toujours à observer aussi froidement que je le souhaite les événements extérieurs. Je n'aspire plus qu'à devenir un simple vivant, toujours nourri de lectures et d'observations, accomplissant les tâches quotidiennes avec une constante satisfaction, acceptant même – acceptant enfin – l'idée que l'existence est imparfaite et périssable. Ma vieille horreur du périssable explique peut-être le besoin que j'avais et que j'ai encore, si peu que ce soit, de laisser derrière moi quelque chose qui dure et me survive, ne serait-ce que deux ou trois phrases.

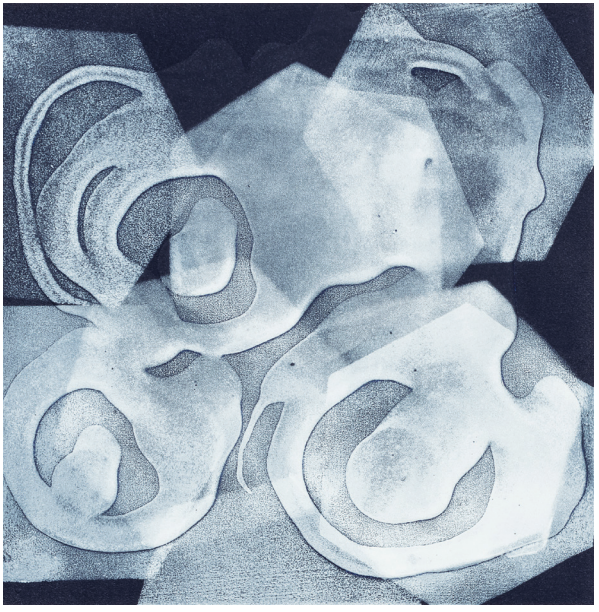
On rouvre un livre qu'on a lu et aimé il y a dix, vingt ou même trente ans en se demandant si on y trouvera le même profit et le même bonheur. Il arrive que ce soit le cas, mais ce n'est pas seulement la voix d'un écrivain qu'on retrouve, pas seulement son univers, c'est aussi le souvenir de notre première lecture – le lieu et le moment où cela se passait, l'existence qu'on menait alors, tout cela constituant un paysage intérieur qui colore notre relecture.

En 1888, Tchékhov écrit à son éditeur et néanmoins ami Souvorine que « la vie sur terre est inconcevable sans les arbres » parce que « les forêts conditionnent le climat, le climat influe sur le caractère des hommes, etc. » Il en conclut qu'il n'y a « ni civilisation ni bonheur, si les forêts craquent sous la hache, si le climat est cruel et dur, si les hommes eux aussi sont cruels et durs ». Et voilà pourquoi, selon lui, « l'avenir est horrible ». Cette sombre prophétie, Astrov la reprend à son compte dans *Oncle Vania*[1] : « J'admets que l'on coupe des arbres quand on ne peut pas faire autrement… Mais pourquoi s'obstiner à les anéantir ? Les forêts russes gémissent sous la hache, des milliers d'arbres périssent, les repaires des bêtes sauvages, les nids des oiseaux se vident, les rivières s'ensablent et se dessèchent, des paysages disparaissent à jamais. […] C'est peut-être là une manie, mais quand je passe à proximité d'une forêt que j'ai sauvée du déboisage, ou encore quand j'entends bruire un jeune bois que j'ai planté de mes propres mains, je sens que le climat lui-même est un peu en mon pouvoir, et que si, dans mille ans, l'homme doit être heureux, ce sera un peu grâce à moi. » Ce sentiment, je l'éprouve en partant, pelle à la main, à la recherche d'un petit hêtre ou d'un noisetier qui enrichira mon modeste patrimoine végétal, bien que rien ne m'assure que dans un avenir prochain un barbare ne le dévastera pas.

24 février – Je viens de lire d'une traite *L'homme de San Francisco*, un recueil de nouvelles d'Ivan Bounine écrites entre 1910 et 1917, enfin réédité. C'est souvent lumineux comme chez Tolstoï et concis comme chez Tchékhov. Bien avant

1. Traduit par Arthur Adamov, dans l'édition du théâtre de Tchékhov aux Éditions Rencontre, 1965.

d'être nobélisé, Bounine a fréquenté ces deux maîtres à qui il a rendu hommage, dans *La délivrance de Tolstoï* et un essai sur Tchékhov que la mort l'a empêché d'achever. En lisant Bounine, je ne peux m'empêcher de penser à Nina Berberova, une compatriote avec qui il n'aurait pas toujours eu des relations harmonieuses, si l'on s'en tient à ce qu'elle en dit dans son autobiographie, *C'est moi qui souligne.* L'exil, chez l'un et l'autre, n'est pas une simple toile de fond, c'est la source d'une nostalgie qui irrigue leur écriture. Il y a chez Bounine une sensualité et une fascination pour la beauté qu'on chercherait vainement chez ses compatriotes, à l'exception d'Isaac Babel. Certaines nouvelles de *L'homme de San Francisco* ne m'ont pas semblé être à la hauteur des nouvelles écrites à la fin de sa vie – celles des *Allées sombres*, où son art atteint un sommet. Mais je m'en voudrais de ne pas rappeler que dans son premier roman, *Le village,* il avait su décrire l'ancienne Russie avec l'impitoyable lucidité de son maître Tchékhov.

À propos de Berberova, qu'Actes Sud nous a fait découvrir tardivement, au milieu des années 1980, je m'étonne de constater qu'après l'avoir tant célébrée, et à raison, on l'ait finalement oubliée. On se souvient peut-être de *L'accompagnatrice*, le premier de ses brefs récits, captivants et d'une grande vivacité d'écriture, qui nous entraînaient dans le monde pathétique des exilés russes vivant à Paris, au cours des années qui ont suivi la prise du pouvoir par les Soviétiques. Ce microcosme, Berberova l'aborde sans pathos, mais avec un souci de vérité existentielle qui force l'adhésion du lecteur. Bounine et elle se seraient brouillés à la parution de la biographie qu'elle a consacrée au poète Alexandre Blok plutôt qu'à lui, lauréat du prix Nobel. Outre ses récits et ses mémoires, elle a publié deux biographies, l'une de Borodine et l'autre de Tchaïkovski, assez controversée,

car elle y révélait l'homosexualité du compositeur dont Tchékhov avait une photo sur sa table de travail. Mais trêve de bavardage, ce que je voulais d'abord rappeler, en évoquant la renommée aujourd'hui fanée de cette prosatrice, c'est qu'aucun artiste ne peut présumer du sort que la postérité réservera à son œuvre. Bounine raconte que, lors d'une promenade en compagnie de Tchékhov, celui-ci lui a laissé entendre qu'après sa mort on le lirait encore quelques années, sept ans peut-être… S'il doutait de sa propre survie littéraire, il semblait miser sur celle de son jeune ami Bounine, à propos duquel il disait à un ami, au moment de quitter la Russie pour la dernière fois : « Dites à Bounine qu'il doit écrire sans cesse. Il sera un grand écrivain. Dites-lui cela de ma part. N'oubliez pas. » Mais l'héritier, malgré son grand talent, ne parviendra jamais à dépasser son maître.